

Nicolas Sarkozy

Le Temps des Tempêtes

Tome I



Éditions de
L'Observatoire

Le Temps des Tempêtes

Tome 1

Du même auteur

Georges Mandel, le moine de la politique, Grasset, 1994.

Au bout de la passion, l'équilibre. Entretiens avec Michel Denisot, Albin Michel, 1995.

Libre, Robert Laffont, 2001 ; Pocket, 2003.

La République, les religions, l'espérance. Entretiens avec Thibaud Collin et Philippe Verdin, Cerf, 2004 ; Pocket, 2005.

Témoignage, XO, 2006 ; Pocket, 2008.

Ensemble, XO, 2007.

La France pour la vie, Plon, 2016.

Tout pour la France, Plon, 2016.

Passions, L'Observatoire, 2019 ; J'ai Lu, 2020.

Nicolas Sarkozy

Le Temps des Tempêtes

Tome 1

L'Observatoire

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
soixante exemplaires, en Munken Pure Rough
de la papeterie Artic Paper Munkedals AB,
numérotés de 1 à 60.*

ISBN : 979-10-329-1717-6

Dépôt légal : 2020, juillet

© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2020
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Les tempêtes m'ont toujours fasciné. Enfant, j'étais comme hypnotisé par les éclairs, par la violence du vent, par le déchaînement des éléments naturels, par la hauteur stupéfiante des vagues qui déferlaient sur les plages de sable fin de la côte atlantique où je passais mes vacances. Je les craignais. J'en avais peur. Et pourtant, elles m'attiraient comme un aimant. Je ne voulais rien rater de ces enchaînements déroutants. Il m'arrivait de demeurer immobile des heures durant sur les rochers, près de Royan, pour mieux jouir du spectacle de la nature débridée. Au fond, j'aimais ce que je craignais. Parfois, le nez collé à la glace, j'observais intensément le mouvement des éléments. Je n'aurais pour rien au monde quitté mon douillet poste d'observation ni même envisagé de l'abandonner. À bien y réfléchir, je pense que c'est l'histoire de ma vie. Tant de fois, j'ai cherché en même temps que redouté cette montée d'adrénaline qui accompagne chaque période de crise. Enfant, je me contentais d'attendre et de subir les caprices du climat en même temps que la monotonie de la vie quotidienne. J'attendais désespérément qu'un événement surgisse pour tromper l'ennui, dont la seule perspective me glaçait. Jeune, et plus

Le Temps des Tempêtes

encore adulte, j'ai tout fait pour fuir les temps calmes et devenir un acteur de ces crises que j'appelais de mes vœux tout en les redoutant secrètement... Finalement, avec le recul du temps et l'âge qui passe, je dois bien reconnaître que j'aime les tempêtes, et pas simplement dans le sens climatique. Je les ai souvent cherchées, espérées, rêvées. Elles sont dans ma nature et constituent mon identité. C'est peut-être cet atavisme qui m'a convaincu que cela serait le chemin le plus direct pour devenir enfin légitime aux yeux des autres. Dès mon plus jeune âge, je m'étais mis en tête que, si la situation devenait inextricable, dangereuse, extrême, ma place ne serait plus contestée ! Ce sentiment instinctif ne fit que se renforcer avec les années qui passaient, d'abord parce que j'ai compris qu'il y aurait moins de concurrence à affronter puisque nombre d'ambitieux ont l'habitude de s'évaporer à la première bourrasque, ensuite parce que ce n'est que dans la difficulté que je croyais pouvoir me réaliser pleinement. Très tôt, je fus convaincu que les temps calmes ne seraient jamais pour moi, que j'y serais plutôt moins performant que les autres, ou, en tous cas, que je ne pourrais pas m'y distinguer. D'où vient ce sentiment d'illégitimité ? Je ne saurais le dire. Il y aurait bien des causes à imaginer. Je ne m'y hasarderai pas. Je manquerais de recul et, d'ailleurs, je ne suis même pas certain qu'il existe une explication rationnelle. L'important est que, peu à peu, ce sentiment s'est renforcé jusqu'à s'enraciner profondément en moi. Mais curieusement, au lieu de me pousser au repli, à l'effacement, il m'a tout au contraire attiré vers les sommets et

les situations les plus délicates ! Puisque personne n'était prêt à faire ce travail, je me portais volontaire, justement parce qu'il n'y en avait pas d'autres. Je n'étais pas sûr de réussir, mais au moins j'étais certain qu'ainsi j'aurais un rôle à jouer, une place à tenir, et qu'alors on me verrait à l'œuvre. Je serais jugé sur les faits. Les cartes seraient redistribuées. J'aurais ma chance. Je ne pensais même pas à l'éventualité de l'échec, encore moins au risque du ridicule, mais à sortir de l'anonymat, du déprimant statut de spectateur d'une vie se déroulant sans que j'y prenne une part active. Ainsi s'est construit mon goût pour les tempêtes et ma conviction qu'elles seraient mon terrain naturel, mon lot presque quotidien. Bien loin de les redouter je les espérais, les imaginais, les idéalisais. Cette inclination n'a fait que se renforcer au fil des années. J'en ai même fait le fil conducteur de ma carrière politique. En conséquence, j'ai toujours essayé de me rendre indispensable partout où je me trouvais. Pour y parvenir, quoi de mieux qu'une situation qui semble si inextricable que personne ne songe à s'y frotter ? Ainsi, jeune parlementaire et membre anonyme de la direction de ma famille politique, j'étais toujours le premier à vouloir monter au front lors d'un événement politique contraire ou pour une soirée électorale décevante, voire catastrophique. Loin de me lasser, j'ai fini par apprécier ces moments de solitude où tout pouvait se jouer en un rien de temps, où les décisions devaient être prises dans l'instant, où l'instinct valait tout autant que la réflexion. Le temps, alors, ne comptait plus, puisqu'on n'en disposait pas. Très tôt, j'ai ressenti cette vérité : c'est au cœur

Le Temps des Tempêtes

du cyclone que l'on se sent le plus vivant, c'est au bord du précipice que l'on apprécie le plus les joies simples de la vie. Je rêvais, tout à la fois, d'une vie remplie de fureurs tout en aspirant à la quiétude d'un foyer familial serein et stable. J'ai essayé de tirer de ces contradictions et de ces paradoxes une énergie que je voulais ou que je croyais inépuisable. De fait, elle ne m'a jamais manqué. Elle fut bien souvent la meilleure des alliées, en même temps qu'une planche de salut.

De ce point de vue au moins, la vie ne m'a pas déçu ! Où que je porte mon regard rétrospectif, je trouve des illustrations de cette réalité, ce mélange en moi de crainte et de désir des tempêtes. C'est peu dire que les cinq années passées à l'Élysée m'ont fourni une matière inépuisable. Je fus servi bien au-delà de mes espérances.

D'abord, il m'a fallu m'habituer à cette idée, aussi nouvelle qu'étrange, que par la magie de mon élection du printemps 2007 il n'y avait plus personne au-dessus de moi à qui rendre des comptes. C'était nouveau car, jusqu'ici, j'avais toujours eu soit un mentor que je m'étais choisi, soit un « chef » institutionnel qui m'était imposé, en l'occurrence, le président de la République ou le Premier ministre. À compter du 16 mai 2007, j'étais seul. Plus de lien hiérarchique. Bien sûr, il y avait le peuple français, mais sa force collective ne s'exprime pas dans le quotidien des décisions à prendre, ou des nominations à effectuer. J'avais une équipe, des conseillers, des amis, des visiteurs du soir, mais j'étais seul à prendre et

à assumer la décision finale. C'est le premier sentiment qui m'a envahi après avoir raccompagné Jacques Chirac à sa voiture et être remonté dans le bureau présidentiel devenu le mien pour les cinq années à venir. J'y suis demeuré seul quelques instants. J'aurais voulu que ce moment dure plus longtemps, malgré les contraintes protocolaires de cette première journée. Je me suis assis derrière le meuble qui fut celui du général de Gaulle et que venait de m'abandonner Jacques Chirac. Je l'avais vu si souvent à cette place. J'ai pensé à l'étrangeté de la situation. Je l'avais voulu, espéré, rêvé. Maintenant j'y étais. Comment ne pas décevoir tous les Français qui venaient de me faire confiance ? Qu'est-ce qui m'attendait ? Je n'avais plus personne vers qui me tourner. J'ai fermé les yeux. Tout d'un coup, la gravité et, surtout, la solitude propre à la fonction me tombaient sur les épaules. Comme si elles avaient été dans le bureau présidentiel bien avant mon arrivée et que je les avais endossées en y pénétrant. C'était plus brutal que je ne l'avais imaginé. Je pensais m'y être préparé. Ce n'était qu'une illusion. On ne peut pas se préparer à un tel choc. Soudain, mon passé avait disparu comme s'il n'avait jamais existé, seuls comptaient désormais le présent et l'avenir. C'était vertigineux, tellement fort que cela ne provoquait bizarrement aucune excitation intérieure. J'étais tout à la fois calme et parfaitement conscient d'être au bord d'un précipice. Tout paraissait nouveau. J'avais pourtant déjà exercé de nombreuses responsabilités ministérielles et électives, mais cela n'avait rien à voir avec ce qu'il me fallait désormais affronter.

J'étais maintenant au pied du mur. J'avais tant attendu ce moment, nous y étions. J'étais impatient et pourtant j'éprouvais une certaine difficulté à quitter mon tout nouveau bureau. Il le fallait cependant. Déjà, l'huissier de l'Élysée avait sonné à ma porte deux fois pour me rappeler les horaires impératifs et la nécessité d'être à l'heure. De fait, j'étais attendu dans la grande salle de réception du palais pour recevoir le collier de grand maître de la Légion d'honneur, qui marque l'entrée officielle du président dans ses nouvelles fonctions. La cérémonie, très protocolaire, quelque peu désuète, se déroule, outre les caméras de télévision, devant cinq cents invités, triés sur le volet. De nombreux corps constitués, d'inévitables excellences, des ambassadeurs, des habitués des palais de la République qui ne manqueraient pour rien au monde cette intronisation tout à la fois républicaine et monarchique. Les places étaient si rares que j'avais eu peu d'invités personnels, outre mes collaborateurs les plus proches, peut-être une dizaine, guère plus, en comptant mes enfants. Ironie de l'histoire, c'est le président du Conseil constitutionnel qui officiait en tant que gardien du bon déroulement de l'élection présidentielle. Or, celui-ci n'était autre que Jean-Louis Debré, qui m'a toujours voué une haine tenace fondée sur une jalousie irrationnelle mais assez fréquente chez cet homme. Sentiment au demeurant très étrange pour celui qui connut une carrière inespérée au regard de son peu d'intérêt pour les débats intellectuels ou programmatiques. Sa nomination par Jacques Chirac, à peine deux mois avant mon élection, avait fait l'objet d'une

passer d'armes entre nous. Une de plus ! Je lui avais fait remarquer qu'il aurait été plus républicain de laisser le futur président, quel qu'il fût, procéder à ce choix si important. Peine perdue, Jacques Chirac n'était pas un homme à abandonner une parcelle de son pouvoir, et ce jusqu'à la dernière seconde. Par fidélité à son grognard, par souci de me réserver une ultime difficulté ou pour les deux raisons à la fois, il confirma son choix, et nomma cet opposant déterminé à la tête du Conseil constitutionnel. Si j'en avais eu la possibilité, c'est Édouard Balladur que j'aurais envisagé de nommer à ce poste. Il y aurait fait merveille, car c'est un fin juriste et, surtout, un homme qui ignore le sectarisme, l'esprit de clan. En quelque sorte l'antithèse de Jean-Louis Debré.

En arrivant dans la grande salle des fêtes, j'aperçus immédiatement la silhouette empruntée de celui-ci. Il n'est jamais naturellement à l'aise mais, pour l'occasion, il l'était moins encore. Pas encore entré dans les habits de sa fonction. C'était sans doute une épreuve pour lui. Sa détestation à mon endroit suintait de toute sa personne. Je m'en fis intérieurement la remarque tout en feignant de ne m'être aperçu de rien. Je ne prononçai, évidemment, aucun commentaire, et commençai mon discours d'intronisation sans même lui jeter un regard. À la réflexion, je mesure que ce fut inutile de ma part, et surtout contre-productif, car il redoubla d'animosité, non seulement tout au long de mon quinquennat mais bien des années après. J'aurais dû agir différemment. C'eût été plus habile et plus intelligent, mais c'était au-dessus de

mes forces. Il est vrai que jouer la comédie de la fausse considération m'est un exercice impossible, en tout cas pour lequel j'ai bien peu de prédispositions...

C'était mes débuts de président. J'avais travaillé depuis plusieurs jours, avec le soin qu'on imagine, ces premières paroles. J'imaginais naïvement qu'il s'agissait d'un texte important, presque « historique ». Or, c'est une belle caractéristique française de s'enticher des mots et de s'enivrer des paroles. Mais, comme chacun le sait, celles-ci s'envolent, et ne restent que les faits, les décisions, les actes. Sitôt le discours prononcé, plus grand monde ne s'en souvient. Pour qu'un discours s'inscrive dans la durée, il doit être prononcé et porté dans, et par, des circonstances exceptionnelles. L'élection d'un président, pour importante qu'elle soit, n'en est pas une, ne serait-ce que parce ce qu'elle revient tous les cinq ans.

Comme l'ont fait tous les présidents, à l'exception notable de François Hollande, j'avais tenu à saluer l'action comme la personne de tous mes prédécesseurs. Je voulais montrer par là que le président de la République avait une place singulière dans nos institutions, « au-dessus des partis ». Cela ne doit pas et ne peut pas être qu'une formule creuse et vide de sens. Le président ne doit pas renoncer à ses convictions, mais il a le devoir de parler au nom de tous les Français, y compris de ceux qui n'ont pas voté pour lui. Il est, ce faisant, le symbole de l'union nationale. J'étais d'autant plus convaincu de cette nécessité que je voulais donner du contenu à la promesse de rassemblement et d'ouverture que j'avais

maintes fois formulée durant la longue campagne présidentielle qui venait de se terminer. Je lançai donc, dès les premières minutes de mon mandat, un appel « à tous ceux qui veulent servir leur pays... je dis que je suis prêt à travailler avec eux, et que je ne leur demanderai pas de renier leurs convictions, de trahir leurs amitiés, et d'oublier leur histoire. À eux de décider, en leur âme et conscience d'hommes libres, comment ils veulent servir la France ». L'appel était on ne peut plus clair. Il fut bien reçu par une partie de la gauche, moins chez mes propres amis, qui imaginaient là un risque de se voir confisquer des postes qu'ils attendaient parfois depuis longtemps, et pour lesquels certains d'entre eux étaient tout à fait légitimes, au profit des ralliés de la dernière heure. Jean-François Copé et Patrick Devedjian étaient particulièrement remontés contre toute forme d'ouverture. Nous avions eu tant de mal à conquérir le pouvoir ! Il fallait le garder pour nous et seulement entre nous. Telles étaient leurs convictions. Je ne voyais pas les choses ainsi, connaissant trop la propension de notre pays à se diviser à la première occasion. Je me méfiais de ces pulsions de violence propres à la France. L'ouverture était ma réponse à ce risque. J'étais convaincu que cela inciterait chacun à la modération et au rassemblement. À l'inverse, la consanguinité d'un gouvernement ou d'une majorité poussait au sectarisme, et à l'affrontement.

Une fois cette première cérémonie terminée, je rejoignis ma famille et quelques proches pour un déjeuner privé au palais. J'étais heureux de retrouver mes enfants, eux-mêmes quelque peu paralysés par le poids nouveau

qu'ils sentaient sur mes épaules, intimidés par les lieux et notre nouvel environnement, et déjà sous la pression de multiples sollicitations médiatiques qui cachaient autant de pièges redoutables pour chacun d'eux. Ma mère, aujourd'hui disparue, était heureuse, voire rayonnante, tout en faisant comme si rien ne lui semblait extraordinaire. Elle expliquait à qui voulait l'entendre qu'elle avait deux autres fils sans doute « plus brillants que le président ». Chère Maman ! J'étais, au fond de moi, heureux pour elle. Quelle revanche pour celle qui avait élevé seule ses trois fils et qui avait tant bataillé pour garder sa place dans l'échelle sociale bien que divorcée, ce qui, à son époque, était loin d'être un détail. Je n'ai pourtant pas aimé ce déjeuner. Je sentais bien qu'un fossé était toujours béant dans ma propre famille. Cela m'inquiétait, en tout cas lorsque j'avais le loisir d'y penser, tant j'avais le sentiment de déjà ne plus m'appartenir. Être seul, ne serait-ce que quelques instants, était devenu quasiment impossible. Pas une minute sans que l'on me demandât une instruction, une signature, un avis. Il fallait s'occuper de tout, et surtout tout de suite. Le tourbillon commença à la première seconde pour ne plus s'arrêter cinq années durant.

À 14 heures, ce 16 mai 2007, je quittai le Palais dans la voiture présidentielle des grands jours, une Peugeot 607 décapotable. Le ciel était limpide, bleu horizon. Le soleil brillait de tous ses feux sans que la chaleur soit caniculaire. Il y avait une petite brise à peine rafraîchissante. Paris resplendissait comme notre capitale peut l'être pour peu que la lumière ait décidé de la mettre en valeur.

Les Parisiennes et les Parisiens étaient venus en cohortes soudées. Des dizaines de milliers sans doute. Tout au long des Champs-Élysées, ils étaient massés sur sept ou huit rangs compacts. Plus je m'éloignais de l'Arc de Triomphe, plus la foule était dense. Le bruit était assourdissant. La lumière aveuglante. Je m'accrochais à la barre extérieure de la voiture de chef des Armées où je venais de monter, et saluais autant que je le pouvais. À mes côtés se trouvait mon chef d'état-major particulier, l'amiral Guillaud, un homme digne et solide, sur le sang-froid duquel je pus toujours compter. Le voyant assis, je lui demandai de se lever pour se joindre à moi. Il me répondit : « Monsieur le Président, c'est vous que les Français ont désigné comme le chef, je me dois de rester à ma place. » Juste après avoir franchi l'avenue de Marigny, j'avais demandé que le cortège s'arrêtât pour que je puisse aller saluer directement quelques-uns des Français qui attendaient. J'avais dû fermement batailler pour obtenir ce droit. Il est vrai qu'il fallait, du même coup, que s'arrêtent les quatre-vingts gardes républicains à cheval qui précédaient le cortège présidentiel. Je descendis et pris un premier bain de foule de président. C'est le moment que j'ai préféré, celui qui de cette journée extraordinaire reste le plus présent à mon esprit. J'aime ce contact, cette proximité, cette possibilité de distinguer des visages dans une foule. J'étais président mais je me sentais des leurs. Enfin, j'avais réussi à être aimé d'eux. Je tenais à ce qu'ils sachent que je voulais leur rendre cet amour au centuple. Cette entorse dans le protocole présidentiel fut assez critiquée au motif que j'avais pris le risque, déjà, de

désacraliser la fonction présidentielle. Curieusement, ce procès me fut constamment intenté comme si, pour une partie des observateurs, j'étais décidément trop différent, par ma formation, par mon histoire, par mon identité, de ce que devait être, selon les codes qu'ils avaient eux-mêmes imaginés, le comportement d'un président de la République. Le cœur de leurs convictions était, en tout état de cause, qu'un président ne devait pas montrer ses sentiments. La posture devait prévaloir sur tout le reste. L'argument pouvait avoir du sens à une certaine époque. Pour la mienne, il me semblait complètement dépassé. Je croyais d'ailleurs, à l'inverse, qu'après le culte du secret que partageaient François Mitterrand et Jacques Chirac, un peu de sincérité, d'humanité et de transparence ne pourrait que favoriser le rapprochement que je souhaitais entre les Français du quotidien et le président de la République. Être humain nécessitait à mes yeux, au minimum, que je pusse exprimer mes sentiments. Sans doute ai-je été maladroit en bien des occasions, mais je reste convaincu de la véracité de cette analyse. Les pires travers en politique, ceux que les Français pardonnent le moins, sont l'arrogance et le mensonge. À l'inverse, l'erreur est vite oubliée. L'emportement aussi, pour peu qu'il soit reconnu et qu'il fasse l'objet d'excuses circonstanciées.

Au fond, une partie de nos élites aimerait voir un président désincarné ne montrant jamais la moindre faille en public. Une double vie leur semble bien préférable. De ce point de vue, François Mitterrand correspondait en tout point aux critères habituels. J'avais beaucoup

réfléchi à cette question, bien avant mon élection, et pas seulement parce que ma propre situation familiale était à l'époque plus que bancal. Je ne pouvais cependant m'imaginer dissimuler un tel désastre. Forcément, tôt ou tard, cela se serait su. Je ne voulais pas jouer la comédie d'un pouvoir froid et insensible. Je pressentais que celui-ci avait un besoin vital d'incarnation. Je voulais me présenter tel que j'étais, sans faux-semblants, sans artifices. Beaucoup d'observateurs ont glosé sur ce qu'ils prenaient alors pour une faiblesse structurelle propre à ma personnalité. Je crois, au contraire, que la vérité nécessite plus de courage pour l'affronter que pour la contourner. Je n'ai pas dérogé à cette règle durant les cinq années de mon quinquennat. Je crois tout autant aujourd'hui que l'attachement des citoyens à la personne du président tient beaucoup à l'idée qu'ils se feront de son authenticité. On ne ment pas impunément aux Français qui, mieux qu'aucun autre peuple à travers le monde, sont capables de déjouer instantanément tous les artifices habituels de la politique.

Une fois la descente des Champs-Élysées achevée, je me dirigeai vers le monument aux morts de la cascade du bois de Boulogne. Je tenais beaucoup à rendre hommage aux résistants français, en général, et au jeune Guy Môquet, en particulier. J'ai toujours été profondément ému par la lettre déchirante qu'il écrivit à sa famille le 22 octobre 1941 alors qu'il allait être fusillé par les Allemands avec vingt-six de ses camarades. J'ai aimé, dès le premier jour, la simplicité des mots qu'il employait au moment

Le Temps des Tempêtes

de mourir. Encore aujourd'hui, après avoir tant de fois relu cette lettre, les larmes me viennent aux yeux :

« Ma petite maman chérie

Mon tout petit frère adoré

Mon petit papa aimé

Je vais mourir ! (...) Certes, j'aurais voulu vivre, mais ce que je souhaite de tout mon cœur, c'est que ma mort serve à quelque chose (...) 17 ans et demi, ma vie a été courte, je n'ai aucun regret si ce n'est de vous quitter tous (...) Courage ! Votre Guy qui vous aime. »

Soixante-dix-neuf années plus tard, ces paroles ont gardé toutes leurs forces, et leur actualité. Elles peuvent parler à chacun de nous du sens qu'il est possible de donner à sa vie. Du sacrifice pour une cause supérieure. De la dignité devant la mort. De l'amour de sa patrie. Et même de la maturité d'un jeune de 17 ans alors. Ce cri, nous pouvons et nous devons l'entendre encore et encore. Il fait partie de notre histoire. Il est consubstantiel à la fierté d'être Français. Peu importait, à mes yeux, que Guy Môquet eût un engagement au Parti communiste. Il était d'abord un jeune Français qui avait choisi la résistance, et l'avait payé du prix de sa vie. Ce « cri », je voulais que dans les écoles on l'écoute, on l'entende, on l'apprenne, on le chérisse. Je voulais que nos enfants mesurent l'horreur de la guerre, à quelle extrémité barbare elle pouvait conduire les peuples les plus civilisés. Je demandai, donc, à tous les enseignants de France de lire dans leurs classes, à leurs élèves réunis, la lettre du jeune Guy Môquet. Cela me semblait juste,